

Marche sur Capoue  
et retour  
en Apulie.

les dispositions prises ; et, comme toujours, arrangeant son plan selon le caractère du général qu'il avait à combattre, il passa à son tour devant les légions, franchit l'Apennin, descendit dans le cœur de l'Italie, non loin de *Bénévent*, s'empara de la ville ouverte de *Télésia* sur la frontière du Latium et de la Campanie, et de là marcha sur Capoue, la plus importante des cités italiennes dépendantes, et à ce titre maltraitée, opprimée entre toutes et dépouillée de ses franchises locales [II, p. 155, 243]. Il y avait noué des intelligences, et comptait que les Campaniens se détacheraient de la fédération romaine. Son espoir fut encore déçu. Alors il fit volte-face pour s'en retourner en Apulie. Le dictateur l'avait suivi pas à pas, se tenant sur les hauteurs, et condamnant ses soldats au triste rôle d'assister, passifs et l'épée au poing, au pillage des pays alliés par les bandes numides et à l'incendie de tous les villages de la plaine. Un jour enfin, l'occasion d'un combat sembla s'offrir aux légions exaspérées. Hannibal s'étant remis en marche vers l'est, Fabius lui ferma la route à *Casilinum* (la *Capoue* d'aujourd'hui) <sup>1</sup>. Il occupait fortement la ville sur la rive gauche du Volturne, et sur la droite il avait couronné toutes les hauteurs avec son armée. Enfin, une division de quatre mille hommes était postée sur la voie en avant du fleuve. Mais Hannibal à son tour fit escalader par ses troupes légères les collines qui longeaient le chemin ; puis elles chassèrent devant elles des bœufs portant aux cornes des fagots allumés : tout donnait à croire que l'armée carthaginoise défilait durant la nuit à la lueur des torches. Le détachement de légionnaires qui gardait la route craignit de se voir enveloppé, et se croyant désormais inutile à son poste, il se retira aussi sur les hauteurs latérales ; aussitôt Hanni-

<sup>1</sup> [Un peu au nord de la *Capoue* ancienne, sur le *Volturno*.]

bal avec toute son armée franchit le passage demeuré libre, sans plus trouver un seul ennemi devant lui <sup>1</sup> ; au matin, par un retour offensif qui coûta cher aux Romains, il dégagea ses troupes légères, et se remit en marche vers le Nord-Est <sup>1</sup>. Après de longs circuits, après avoir parcouru et ravagé sans obstacle ni résistance les pays des Hirpins, des Campaniens, des Samnites, des Pœligniens et des Frentans, il revient auprès de Lucérie, chargé de butin, et ses caisses pleines. La moisson allait commencer. Si nulle part les populations ne l'avaient arrêté, nulle part non plus il n'avait pu faire alliance avec elles.

Reconnaissant à ce moment qu'il ne lui restait pas autre chose à faire que de prendre ses quartiers d'hiver en rase campagne, il s'établit et entama une opération toujours difficile, celle qui consiste à ramasser sur les terres de l'ennemi les approvisionnements nécessaires à une armée durant la saison mauvaise. Il avait choisi à dessein les grandes plaines de l'Apulie septentrionale, riches en blés et en herbages, et dont sa cavalerie, toujours plus forte que celle des Romains, lui assurait la possession. Il construisit un camp retranché à *Gerunium* <sup>2</sup>, à cinq milles [allemands, 10 lieues de France] au nord de Lucérie. Tous les jours les deux tiers de l'armée sortent en fourrageurs, pendant que l'autre tiers prenant position hors du camp, avec le général, soutient les détachements dispersés dans la campagne. A ce moment, le maître de la cavalerie romaine, *Marcus Minucius*, qui pendant une absence du dictateur commande les troupes de la République, croit rencontrer enfin l'oc-

Guerre en Apulie.

Fabius  
et Minucius.

<sup>1</sup> [Il est intéressant de lire le récit détaillé de cette affaire dans Tite-Live (22), ou dans Polybe, et de suivre les mouvements des deux armées sur la carte de l'*Atlas antique* de Spruner (c. n° XI, *Latium, Campania*.)]

<sup>2</sup> [Auj. sans doute *Dragonara*, dans la *Capitanate*.]

casion favorable. Il se rapproche des Carthaginois, s'en vient camper sur le territoire des *Larinates* [*Larinum*, aj. *Larino*], arrête par sa seule présence les détachements ennemis, gêne la rentrée des approvisionnements, livre une foule de petits combats, souvent heureux, aux escadrons carthaginois, à Hannibal lui-même, et le contraint à ramener à lui ses corps avancés, pour les concentrer tous sous Gérunium. La nouvelle de ses succès, exagérés sans nul doute par ceux qui l'apportent, soulève dans Rome un orage contre le « Temporeux. » Ce n'était point sans quelque raison. S'il était sage aux Romains de se tenir sur la défensive, et d'attendre le succès en affaissant l'ennemi, c'était pourtant une singulière défensive que celle adoptée. Couper les vivres à l'ennemi était bien : mais le laisser promener la dévastation dans toute l'Italie centrale, en face d'une armée romaine autant et plus nombreuse que la sienne et pourtant inactive ; le laisser après tout faire ses approvisionnements à l'aide de ses fourrageurs lancés en grandes masses, n'était-ce point l'insuccès flagrant ? Publius Scipion, dans son commandement du Pô, avait autrement compris la défense du pays. Quand son successeur avait voulu l'imiter sous Casilinum, il avait échoué, et prêté le flanc aux risées de tous les mauvais plaisants de Rome. On devait s'étonner vraiment de voir les cités italiennes tenir bon encore ! Hannibal ne leur montrait-il pas tous les jours la supériorité des Carthaginois, le néant de la protection romaine ? Combien de temps croyait-on qu'elles se résigneraient à supporter doublement les charges de la guerre, à se laisser piller et ravager sous les yeux des légions et de leurs propres contingents ? Quant à l'armée, on ne pouvait pas dire que ce fût elle qui rendit une telle stratégie nécessaire. Formée en partie de levées nouvelles, il est vrai, elle avait pour noyau les solides légions d'Ariminum. Bien

loin qu'elle fût découragée par les défaites récentes, elle s'irritait du rôle peu glorieux auquel la condamnait son chef, « le suivant d'Hannibal ! » Elle demandait à hauts cris qu'on la menât à l'ennemi. — On en vint dans l'assemblée du peuple aux accusations les plus vives contre le vieillard entêté ! Ses adversaires politiques, l'ex-préteur *Caius Terentius Varron* en tête, tirèrent profit des passions surexcitées. Qu'on n'oublie pas non plus que Fabius avait été nommé dictateur par le Sénat, et que la dictature était regardée comme le palladium du parti conservateur... Aussi bientôt unis à la soldatesque mécontente, et aux possesseurs des terres que pillait l'ennemi, les mécontents emportèrent une motion insensée autant qu'inconstitutionnelle. Il fut enjoint à Fabius de partager ses attributions avec son subordonné *Marcus Minucius*, et la dictature, créée jadis pour empêcher en temps de péril la division fâcheuse du commandement, la dictature allait cesser d'être. L'armée romaine, dont les deux corps séparés avaient été exprès réunis, fut donc de nouveau coupée en deux : chacune de ses deux moitiés eut son chef, l'un et l'autre capitaine suivant chacun son plan en complète opposition avec son collègue. *Quintus Fabius* naturellement resta dans son inaction méthodique. Mais *Marcus Minucius*, tenu de justifier son titre dictatorial l'épée à la main, attaqua précipitamment l'ennemi. Il eût été écrasé par le nombre, si son collègue, arrivant avec ses troupes toutes fraîches, n'eût empêché un plus grand malheur. Cet incident donna du moins raison pour un instant au système de la résistance<sup>1</sup>. Mais Hannibal avait obtenu tout ce qu'il voulait obtenir par les armes. Ses opé-

<sup>1</sup> En 1862, on a retrouvé à Rome, près de *S. Lorenzo*, l'inscription du monument votif élevé à *Hercule victorieux*, par le nouveau dictateur, en mémoire de son haut fait de *Gerunium*. — *Herculei sacrum M. Minuci (us) C. f. dictator vocit.*

raisons les plus essentielles avaient réussi : ni la prudence de Fabius ni la témérité agressive de Minucius ne l'avaient empêché d'achever ses approvisionnements. Quelques difficultés qu'il eût rencontrées, il pouvait désormais passer tranquillement et sûrement son hiver dans ses quartiers de Gérunium. Le « Temporiseur » (*Cunctator*) n'a point eu le mérite de sauver Rome : elle n'a dû véritablement son salut qu'à l'assemblage puissant de son système fédératif, et aussi sans nul doute à la haine nationale des peuples occidentaux contre les peuples phéniciens.

Nouveaux  
armements  
à Rome.

La fierté romaine, en dépit de ses échecs, restait debout, comme la Symmachie romaine. La République, tout en leur exprimant sa reconnaissance, refusa pour la prochaine campagne les offres de secours qui lui venaient du roi *Hiéron* de Syracuse et des villes gréco-italiques (ces dernières, ne fournissant pas de contingents, avaient moins souffert que les autres alliés par le fait de la guerre). En même temps, on fait sentir aux petits chefs illyriens qu'il faut qu'ils s'exécutent et payent les tributs sans délai; et une nouvelle ambassade partie de Rome réclame encore une fois du roi de Macédoine la remise de *Démétrius* de Pharos. Quoique les derniers incidents de la guerre aient à demi justifié le système et les lenteurs de Fabius, le Sénat se résout fermement à mettre fin à une guerre qui ne peut qu'épuiser lentement, mais sûrement l'Etat. Si le dictateur populaire a échoué dans ses tentatives plus énergiques, la faute en est à ceux qui, procédant par demi-mesures, lui ont donné à commander un corps de troupes trop faible. Là-dessus, pour remédier au mal, Rome se décide à mettre en campagne une armée plus nombreuse que celles qu'elle ait jamais levées : huit légions la composeront, chacune portée à un tiers au-dessus du nombre normal; les fédérés y joindront leurs contingents dans la même

proportion. Qui douterait qu'avec de telles forces on ne puisse écraser aussitôt un adversaire de plus de moitié inférieur aux Romains? En outre, une autre légion ira dans la région circumpadane, avec le préteur *Lucius Postumius*, et par cette diversion ramènera chez eux les Gaulois auxiliaires d'Hannibal. Combinaisons excellentes : mais à une telle armée il fallait trouver un chef digne d'elle. Les lenteurs obstinées du vieux Fabius, les querelles intestines suscitées à cette occasion par la faction démagogique, avaient jeté une irrémédiable impopularité sur la dictature et le Sénat : dans la foule, le bruit courait, folle calomnie dont les meneurs n'étaient point innocents, peut-être, que les sénateurs traînaient à dessein la guerre en longueur. Nommer un nouveau dictateur, c'était chose impossible. Le Sénat du moins tenta de diriger l'élection des consuls, mais il ne fit qu'irriter davantage et les soupçons et la passion populaire. L'un de ses candidats pourtant fut nommé à grand'peine, c'était *Lucius Emilius Paullus*, qui, en 535, avait habilement commandé en Illyrie (p. 99); mais une majorité énorme lui donna pour collègue le candidat des démagogues, *Marcus Terentius Varro*, homme incapable, connu seulement pour sa haine profonde contre le Sénat, naguère le principal moteur de l'élection de *Marcus Minucius* à la co-dictature, et que rien ne recommandait à la foule, si ce n'est la bassesse de sa naissance et sa rude effronterie.

Les consuls  
Paullus et Varron.

119 av. J.-C.

Pendant que Rome achevait ses préparatifs de campagne, la guerre recommençait en Apulie. Le printemps avait permis à Hannibal de quitter ses cantonnements. Comme toujours donnant sa loi à la guerre, il prend cette fois l'offensive, va de Gérunium vers le Sud, passe devant Lucérie, traverse l'*Aufidus* [*Ofanto*], s'empare du château de *Cannes* (*Cannæ*, entre *Canosa* et *Barletta*), qui commande le pays de *Canusium*, et où les Romains

Bataille de Cannes.

avaient eu jusqu'alors leurs principaux magasins. Ceux-ci, depuis le départ de Fabius, légalement sorti de charge vers le milieu de l'automne, étaient commandés par les ex-consuls, aujourd'hui proconsuls, *Cnæus Servilius* et *Marcus Regulus*. Ils n'avaient pas su empêcher le coup de main désastreux par lequel débutait le Carthaginois. Les nécessités militaires autant que les considérations politiques exigeaient désormais d'autres mesures. Pour arrêter les progrès d'Hannibal il fallait à tout prix lui livrer la bataille. Les deux nouveaux généraux *Paullus* et *Varron* arrivèrent en Apulie au commencement de l'été de 538. Le Sénat leur avait donné l'ordre formel de combattre. Ils amenaient quatre légions nouvelles et les contingents italiques. Leur jonction portait l'armée de Rome à quatre-vingt mille hommes de pied, moitié citoyens romains, moitié fédérés; et à six mille chevaux, dont un tiers de Romains et deux tiers appartenant à la fédération. Hannibal avait encore dix mille cavaliers; mais son infanterie ne dépassait pas quarante mille hommes. Lui aussi, il voulait la bataille, tant par les motifs généraux et déjà exposés de sa politique, qu'à raison des facilités qu'il trouvait dans les plaines d'Apulie pour développer sa cavalerie et tirer parti de sa supériorité sous ce rapport. D'ailleurs, en face d'une armée double de la sienne, et s'appuyant sur une ligne de forteresses, comment aurait-il pu subvenir longtemps aux besoins de ses troupes? Malgré sa cavalerie plus nombreuse, il se serait vu bientôt dans un grand embarras. La même pensée guidant les généraux des Romains, ils se rapprochèrent aussitôt des Carthaginois; mais ceux de leurs officiers qui avaient du coup d'œil, après avoir pris connaissance de la position d'Hannibal, conseillèrent d'attendre encore et de s'établir tout près de lui, de façon à lui fermer la retraite, ou à l'obliger à combattre ailleurs et sur un champ de bataille moins favorable. Alors

416 av. J.-C.

*Paullus* remonta l'Aufidus en face de Cannes, où Hannibal demeurait posté, sur la rive droite; et là établit un double camp, le plus grand placé aussi sur la rive droite, le moindre à un quart de mille de l'autre, presque à la même distance de l'armée ennemie, et sur la rive gauche: incommode ainsi les fourrageurs des Carthaginois au nord et au sud du torrent. Mais le consul de la démagogie jette les hauts cris devant ces combinaisons militaires d'une prudence pédantesque: « on avait tant dit qu'on entrerait en campagne! et l'on allait tout simplement monter la garde, au lieu de marcher l'épée au poing! » Là dessus il ordonne de courir sus à l'ennemi, en quelque lieu, en quelque façon que ce soit. Dans le conseil de guerre, la voix décisive, suivant l'ancien et déplorable usage, alternait tous les jours entre les deux consuls: il fallut en passer par les volontés du héros de la rue. Une division de dix mille hommes resta dans le grand camp avec ordre de se jeter sur celui des Carthaginois durant la bataille, et de fermer ainsi la retraite à l'ennemi, quand il repasserait le fleuve.

Le 2 août, suivant le calendrier incorrect; au cours de juin, suivant le calendrier rectifié, le gros de l'armée se porte en deçà de l'Aufidus, alors presque à sec, et qui se prête facilement au passage; il prend position près du petit camp de la rive gauche, tout près des Carthaginois, entre ceux-ci et le grand camp romain. Déjà sur ce point s'étaient livrés quelques combats d'avant-poste. Ses lignes s'ordonnent dans la vaste plaine située à l'ouest de Cannes, et au nord du fleuve. L'armée d'Hannibal suit les légions, passe l'eau derrière elles, appuyant sa gauche à l'Aufidus, sur lequel les Romains appuient leur droite. Leur cavalerie garnit les ailes; le long du fleuve est la division plus faible des chevaliers, conduite par *Paullus*; vers l'autre extrémité de la ligne, du côté de la plaine, s'est placé *Varron* à la tête des es-

cadrons plus nombreux des fédérés. Au centre se tient l'infanterie, en masses d'une profondeur inusitée; elle obéit au proconsul Cnæus Servilius. Hannibal a rangé ses fantassins en face; leur ligne décrit un vaste croissant. Au sommet sont les troupes gauloises et ibères, portant leurs armes nationales; les deux ailes, ramenées en arrière, sont remplies par les Libyens armés à la romaine. Le long du fleuve, toute la grosse cavalerie, sous Hasdrubal, les couvre; et dans la plaine, à l'autre bout, se développent les Numides. Après un court engagement d'avant-garde entre les troupes légères, la bataille s'engage sur toute la ligne. A la gauche des Romains, où les Numides ont les cavaliers pesants de Varron pour adversaires, leurs charges furieuses et continuelles demeurent indécises. Au centre, les légions enfoncent les Gaulois et les Espagnols; elles poussent rapidement en avant et poursuivent leur succès. Mais pendant ce temps, à l'aile droite, les Romains ont eu le dessous. Hannibal n'a voulu qu'occuper Varron à la gauche, pour permettre à Hasdrubal et à ses escadrons réguliers de se précipiter sur les chevaliers bien moins nombreux, et de les écraser d'abord. Ceux-ci sont enfoncés à leur tour et taillés en pièce, en dépit de leur bravoure : ce qui n'est pas tué est poussé dans le fleuve ou rejeté dans la plaine. Alors Paullus, blessé, se porte de sa personne au centre, voulant tourner la fortune, ou du moins partager le sort des légions, qui, lancées à la poursuite de l'infanterie ennemie, avaient marché en colonnes et pénétré comme un coin dans les lignes d'Hannibal. Mais, à ce moment, les fantassins libyens, se repliant à droite et à gauche, les enveloppent, se précipitent sur leurs rangs pressés et les forcent à s'arrêter sur place pour se défendre contre les attaques qui les prennent de flanc. Leurs rangs démesurément profonds s'entassent immobiles, sans qu'il leur reste de champ

pour l'action. Pendant ce temps Hasdrubal, qui en a fini avec Paullus et les chevaliers, a reformé ses escadrons, et passant derrière le centre de l'ennemi, est allé tomber sur l'aile gauche et sur Varron. Les cavaliers italiens avaient déjà fort à faire avec les Numides; pris en tête et en queue, ils se dispersent. Hasdrubal laisse aux Numides le soin de les poursuivre, et reformant pour la troisième fois sa division, il va à son tour se jeter sur les derrières des légionnaires. Cette manœuvre décida de la journée. La fuite n'était même pas possible. On ne fit nul quartier. Jamais, peut-être, armée aussi nombreuse ne fut aussi complètement anéantie, sans pertes sensibles pour le vainqueur. La bataille de Cannes n'avait pas coûté à Hannibal six mille hommes, dont les deux tiers étaient des Gaulois tombés sous le premier choc des légions. Mais des soixante-seize mille Romains mis en ligne, soixante-dix mille gisaient à terre, et parmi eux le consul Lucius Paullus, le proconsul Cnæus Servilius, les deux tiers des officiers supérieurs et quatre-vingts personnages de rang sénatorial. L'autre consul, Marcus Varron, grâce au parti qu'il avait aussitôt pris de fuir, grâce aussi à la vigueur de son cheval, s'était réfugié à *Vénousie* (*Venosa*). La garnison du grand camp, comptant dix mille hommes environ, tomba presque tout entière dans les mains des Carthaginois : quelques milliers de soldats, les uns en provenant, les autres échappés de la bataille même, allèrent s'enfermer dans *Canusium* (*Canosa*). — Il semblait que Rome dût périr dans cette année néfaste. Avant qu'elle eût pris fin, la légion expédiée en Cisalpine sous les ordres de Lucius Postumius, consul désigné pour 539, tombait dans une embuscade et périssait sous les coups des Gaulois.

La prodigieuse victoire d'Hannibal allait-elle ouvrir l'ère des succès pour les vastes combinaisons politiques,

Résultats  
de la  
bataille de Cannes.

Les secours  
attendus  
d'Espagne  
font défaut.

218 av. J.-C.

217.

216.

Renforts  
d'Afrique.

objet capital de sa descente en Italie ? Il pouvait tout espérer. Certes il avait d'abord compté sur son armée : mais, appréciant justement les ressources de la puissance qu'il était venu combattre, son armée n'était à ses yeux qu'une avant-garde d'invasion. Il ne lui fallait pas moins que réunir peu à peu toutes les forces de l'Orient et de l'Occident, pour préparer sûrement la ruine de la fière métropole romaine. — Malheureusement, les secours sur lesquels il avait le plus sûrement compté, ceux qu'on devait lui expédier d'Espagne, allaient faire défaut. Le général envoyé de Rome dans la Péninsule y avait su prendre une position forte et hardie. Débarqué à *Empuriæ* après le passage du Rhône par les Carthaginois, Cnæus Scipion avait commencé par se rendre maître de la côte entre les Pyrénées et l'Èbre, et repoussant *Hannon*, il avait pénétré dans l'intérieur (536). L'année suivante (537), il avait pareillement défait la flotte phénicienne à la hauteur des bouches de l'Èbre ; et, se réunissant à son frère, le vaillant défenseur des plaines du Pô, qui lui amenait un renfort de huit mille hommes, il avait passé le fleuve et poussé jusqu'à Sagonte. En 538, Hasdrubal à son retour reçoit des troupes venues d'Afrique, et tente, conformément aux ordres de son frère, de lui amener une nouvelle armée en Italie. Mais les Scipions lui barrent le passage de l'Èbre et le battent à plate couture, presque à l'heure où Hannibal triomphe dans la journée de Cannes. La nation puissante des Celtibères et d'autres peuples non moins considérables ont suivi la fortune des généraux romains. Ceux-ci sont maîtres de la mer, des passages des Pyrénées, et par les Massaliotes, dont la fidélité est certaine, de toutes les côtes des Gaules. Moins que jamais Hannibal n'a rien à attendre de l'Espagne.

Quant à Carthage, elle avait fait jusqu'alors tout ce qui se pouvait attendre d'elle. Ses escadres avaient me-

nacé les rivages de l'Italie et les îles romaines, et empêché tout débarquement en Afrique. Mais là s'arrêtaient ses efforts. On ignorait d'ailleurs dans la métropole africaine en quel lieu il aurait fallu chercher Hannibal : on ne possédait pas un seul port de débarquement en Italie. Et puis, est-ce que l'armée d'Espagne n'était pas depuis longues années habituée à se suffire ? Enfin, le parti de la paix ne cessait pas de murmurer et de se remuer. En attendant, l'inaction est désormais impardonnable, et le héros Carthaginois en ressent déjà les effets. Il a beau économiser l'or de ses caisses et le sang de ses soldats : ses caisses se vident peu à peu ; la solde est arriérée, et les rangs de ses vétérans s'éclaircissent. Enfin, la nouvelle de la victoire de Cannes fait taire les factieux. Le Sénat de Carthage se décide à envoyer de l'argent et des hommes, et d'Afrique et d'Espagne à la fois. On mettra à la disposition d'Hannibal quatre mille Numides, entre autres, et quarante éléphants, et la guerre sera énergiquement poussée dans les deux Péninsules. Il y avait eu jadis des pourparlers d'alliance offensive avec la Macédoine, et dont la conclusion avait été entravée par la mort imprévue d'*Antigone Doson*, par les irrésolutions de *Philippe*, son successeur, enfin par la guerre inopportunément allumée entre lui et ses alliés grecs, d'une part, et les Étoliens, de l'autre (534-537). Au lendemain du désastre de Cannes, Démétrius de Pharos trouve chez Philippe une oreille plus attentive ; il lui promet la cession de ses domaines en Illyrie, qu'il faudra, il est vrai, arracher d'abord aux Romains ; et la cour de *Pella* traite définitivement avec les Carthaginois. La Macédoine jettera une armée sur la côte orientale d'Italie : Carthage lui assure en revanche la restitution des possessions romaines en Épire.

En Sicile, le roi Hiéron était resté neutre tant qu'avait duré la paix, et autant qu'il l'avait pu faire sans danger

Alliance  
entre Carthage  
et la Macédoine.

210-217 av. J.-C.

Alliance  
avec Syracuse.

216 av. J. C.

pour lui. Lorsque Carthage, au lendemain de la paix signée avec Rome, avait failli périr dans une tempête civile, il était venu à son secours en l'approvisionnant de blé. Nul doute que la rupture actuelle ne lui fût très-désagréable : n'ayant pu l'empêcher, il demeura prudemment et fidèlement attaché à Rome. Mais bientôt il mourut (automne de 538) chargé d'années, après cinquante-quatre ans de règne. Son neveu et son successeur incapable, *Hiéronyme*, se mit au contraire en rapport avec les envoyés carthaginois ; et ceux-ci ne firent nulle difficulté de lui promettre la Sicile jusqu'à l'ancienne frontière des possessions phéniciennes, puis même, ses exigences allant croissant, l'île tout entière. Là-dessus il signa un traité formel d'alliance et réunit sa flotte à la flotte africaine au moment où celle-ci arrivait en vue de Syracuse, et menaçait sa capitale. Quant à l'escadre romaine de Lilybée, qui déjà avait eu maille à partir avec les navires carthaginois stationnant aux îles Égates, elle se trouvait fortement compromise. Le désastre de Cannes avait empêché l'embarquement des renforts à destination de la Sicile. Il avait bien fallu les appliquer ailleurs à des besoins plus urgents.

Capoue  
et la plupart  
des cités  
de la Basse-Italie  
passent  
à Hannibal.

Les événements prenaient en Italie une tournure plus décisive. L'édifice de la Confédération romaine, inébranlable durant deux années d'une terrible guerre, semblait enfin se disjoindre, et menaçait ruine. Arpi, en Apulie, venait de passer à Hannibal, ainsi qu'*Ugentum*<sup>1</sup>, chez les Messapiens ; ces deux vieilles cités avaient beaucoup souffert du voisinage des colonies de Lucérie et de Brundisium. Toutes les villes des Bruttians avaient pris les devants, à l'exception des cités de *Petelia*<sup>2</sup> et de *Consentia* [*Cosenza*], Hannibal dut les investir. La plupart

<sup>1</sup> [*Ugento*, vers l'extrémité sud de la terre d'Otrante.]

<sup>2</sup> [auj. *Strongoli*, dans la Calabre ultérieure, sur la côte est, au nord de *Cotrone*.]

des Lucaniens, les Picentins, que Rome avait transportés dans la contrée de Salerne, les Hirpins, les Samnites, moins les *Pentres* (*Pentri*)<sup>1</sup>, enfin et surtout Capoue, la seconde ville de l'Italie, Capoue qui pouvait mettre en campagne trente mille fantassins et quatre mille chevaux, tous ces peuples, toutes ces villes quittent la Confédération. L'exemple de la grande cité campanienne entraîne *Atella* et *Calatia* ses voisins<sup>2</sup>. Mais partout, et à Capoue notamment, la noblesse résiste, enchaînée qu'elle est par tous ses intérêts à la cause de Rome. De là des luttes intestines opiniâtres, et qui n'amoindrissent pas peu pour Hannibal les avantages de la défection. A Capoue, il se voit forcé de saisir *Décus Magius*, qui lutte encore en faveur des Romains, même après l'arrivée des Africains : il l'envoie captif à Carthage, faisant voir ainsi, et malgré lui sans doute, combien peu les Campaniens doivent compter sur la liberté et la souveraineté que les généraux carthaginois leur ont promise. En revanche, les Grecs de l'Italie du Sud tiennent ferme. Nul doute que les garnisons romaines n'aient été pour beaucoup dans leur fidélité. Mais ils obéissaient davantage encore à leur haine de race contre les Phéniciens, et contre les nouveaux alliés de Carthage, les Lucaniens et les Bruttians, en même temps qu'ils aimaient Rome, toujours prête à montrer son zèle et ses tendances hellénistes, toujours indulgente et exceptionnellement douce envers les Gréco-Italiques. Aussi vit-on ceux de Campanie, à *Néapolis*, par exemple, résister bravement aux attaques dirigées par Hannibal en personne. Dans la Grande-Grèce, malgré les périls qu'elles encouraient, Rhégium, Thurium, Métaponte et Tarente n'ouvrirent pas leurs

<sup>1</sup> [Au Nord des Hirpins, sur le haut Vulture].

<sup>2</sup> [*Atella*, non loin de l'emplacement actuel d'*Aversa*; — *Calatia*, auj. le *Gallaze*, sur la voie Appienne, non loin de Caserte.]